

Jacobo Machover

La face cachée du Che

EKHO

Maquette de couverture : Delphine Dupuy
Mise en pages : Soft Office

© Armand Colin, 2017, Dunod, 2022
Ekho est une marque de
Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-10-083414-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Moisés Machover,
qui avait cru en cette Histoire
avant d'être broyé par elle.*

TABLE ET CRÉDIT DES ILLUSTRATIONS

Toutes les illustrations contenues dans cet ouvrage sont issues de la documentation personnelle de l'auteur hormis la photographie p. 241 représentant les cadavres de Che Guevara et de deux de ses compagnons après leur exécution le 9 octobre 1967 en Bolivie, ©Marc Hutten/AFP.

AVANT-PROPOS

La première édition de ce livre, publiée en 2007, à l'occasion du quarantième anniversaire de la mort de Che Guevara, a suscité un intérêt considérable, en France et au-delà. Alors que tout le monde s'apprêtait à célébrer l'événement, une tout autre vision du personnage venait gâcher la fête. Les lecteurs de bonne volonté découvraient d'un coup les aspects les moins reluisants du guérillero et se détournaient, parfois dégoûtés, de la légende qui tendait à le présenter comme un bienfaiteur de l'humanité. D'autres préféraient se réfugier, encore et toujours, dans l'ignorance. Ses admirateurs continuaient toutefois à justifier les paroles et les actes de leur icône, au nom d'un « contexte » (déformé ou magnifié) qui aurait été à l'origine de ses appels au meurtre.

L'auteur a été souvent insulté, sur Internet bien sûr, mais aussi dans les médias plus traditionnels voire dans certaines publications universitaires, et parfois menacé. Le livre a cependant fait son chemin. Traduit en plusieurs langues, son contenu a permis de faire pièce au déferlement de la propagande impulsée par les frères Castro et, aussi, par leurs imitateurs sur le continent latino-américain ou ailleurs : Hugo Chávez et Nicolás Maduro au Venezuela, Evo Morales en Bolivie, Rafael

Correa en Équateur, Cristina Kirchner en Argentine, Daniel Ortega au Nicaragua, Luiz Inácio «Lula» da Silva et Dilma Rousseff au Brésil et d'autres, parfois d'anciens guérilleros, comme ceux des FARC et de l'ELN en Colombie, dont le but affiché est d'exercer le pouvoir. Tous ont fait du Che un modèle à suivre.

D'autres aussi, peu au fait de la réalité de leur idole, souvent de jeunesse, parfois d'âge mûr, ont convoqué le mythe pour verser dans le lyrisme et complaire aux dirigeants cubains. Ainsi François Hollande, lors de son séjour dans l'île en mai 2015, a-t-il fait l'éloge de l'«humanisme intégral» de Che Guevara et rencontré l'un de ses fils histoire de donner quelques gages aux partisans d'Olivier Besancenot et de Jean-Luc Mélenchon, qui continuent à afficher leur dévotion pour le «guérillero héroïque», en occultant ou en justifiant ses crimes. Le quotidien *Libération* a pu ainsi publier en «une» un montage de l'ex-président français avec la longue chevelure du Che et son béret étoilé, provoquant des réactions de colère chez les militants gauchistes, outrés de ce rapprochement irrespectueux avec leur icône. Hollande, pour sa part, n'a pas semblé gêné le moins du monde par la comparaison avec le «petit boucher (*el carnicerito*) de La Cabaña»: parmi les dizaines d'invités au repas offert à l'Élysée en l'honneur du dictateur Raúl Castro en visite d'État en France en février 2016 figurait en bonne place, au milieu d'artistes, de chefs d'entreprise, d'hommes politiques, Nathalie Cardone, interprète du tube *Hasta siempre comandante*, composé par le troubadour officiel de la Révolution, Carlos Puebla, qui fait conjointement l'éloge du Che et de son mentor Fidel Castro. À croire que l'ancien

président et son entourage ne sont pas bien informés sur les exactions de « l'assassin du tee-shirt » (*el asesino-camiseta*), comme l'appelait l'écrivain franco-espagnol Carlos Semprún-Maura. Ou qu'ils s'en moquent et préfèrent les minimiser, tout comme le pape François ou l'ex-président américain Barack Obama. Celui-ci n'a pas hésité à poser complaisamment sur la place de la Révolution à La Havane, avec en arrière-plan le portrait du Che, lors de son séjour en mars 2016, de même, entre autres, que le prince Charles et Camilla Parker Bowles trois ans plus tard, en 2019. La vérité leur importe peu. Pour eux et pour tant d'autres, c'est le mythe qui l'emporte.

Un mythe pourtant battu en brèche depuis de longues années déjà, qui aurait logiquement dû tomber en décrépitude, à l'instar des maîtres de Cuba, tous d'anciens compagnons d'armes du Che. Il faut croire que la nostalgie l'emporte sur la réalité, chez bien des faiseurs d'opinion. Pire : la revendication publique de ce héros sanguinaire ne semble pas être seulement le fait de l'ignorance, mais aussi d'une adhésion consciente à sa radicalité, incluant les pires de ses crimes. L'action du Che est toujours célébrée dans d'amples volutes de fumée de havane et sur des airs de *rumba*. Les témoignages de ses victimes et, aussi, de certains de ses anciens compagnons, ont été dévalorisés ou calomniés.

Certains des témoins convoqués dans cet ouvrage sont aujourd'hui décédés : ainsi, Fausto Menocal, torturé et soumis à un simulacre d'exécution à La Cabaña par le Che en personne, ou Martha Frayde, camarade de lutte de Fidel Castro depuis les débuts de la geste révolutionnaire, condamnée et emprisonnée par la suite.

Tous deux ont fini leurs jours en exil, à Madrid, tout comme le poète José Mario. Le commandant Huber Matos, exilé à Miami, après avoir passé vingt ans dans les geôles castristes, est également décédé. De même, Dariel Alarcón Ramírez (« Benigno »), l'un des compagnons de guérilla du Che, à Cuba, au Congo et en Bolivie, est mort lui aussi en exil, à Paris.

Depuis près de quinze ans, peu de nouveaux récits autour de la vie et la mort du Che ont vu le jour, hormis ceux de sa veuve cubaine, Aleida March, et de son plus jeune frère, Juan Martín Guevara. Ce sont bien sûr des écrits hagiographiques, qui entendent montrer les moments d'humanité, si rares dans les apparitions publiques du guérillero, et également contrebalancer les accusations – les constatations, plutôt – quant à son fanatisme. Il y a eu aussi des textes plus ou moins recyclés sur des aspects particuliers de la vie du « héros », présenté comme photographe (assez médiocre) ou « médecin (qu'il n'était pas) des pauvres ». De nombreux documents demeurent dans les archives du Comité central du Parti communiste de Cuba. Ils n'en sortiront qu'au compte-gouttes.

J'ai rajouté quelques précisions pour répondre à des remarques critiques soulevées par la première édition, et des témoignages qui n'y avaient pas été consignés, pour rendre justice, avant leur disparition, aux victimes de ce révolutionnaire si « romantique » (*dixit* Anne Hidalgo, maire de Paris, en 2017). mais qui fut avant tout leur bourreau.

Les cendres du *Comandante en Jefe* Fidel Castro ont désormais rejoint les restes supposés du *guerrillero heroico* Che Guevara au panthéon des révolutionnaires.

Pendant encore longtemps, leurs compagnons de route, leurs admirateurs inconditionnels, les naïfs et ignorants de toute sorte continueront à leur rendre hommage, à Santa Clara et à Santiago de Cuba, devant le mausolée de l'un ou la pierre tombale contenant l'urne de l'autre : les mythes, autrement dit les mensonges, ont la vie dure. Mais viendra le jour où la parole de leurs victimes parviendra à se faire entendre par-delà l'intense propagande de la tyrannie, reprise jusqu'à l'indécence par ses défenseurs complaisants. C'est au rétablissement de cette vérité-là, prononcée par de poignants témoignages, qu'entend contribuer cet ouvrage.

INTRODUCTION

J'ai longtemps figuré parmi les admirateurs de Che Guevara. Dans mon esprit, c'était un homme qui s'était sacrifié pour ses idées en vue d'un monde meilleur et qui avait été poussé vers son ultime combat à la suite de désaccords insurmontables avec Fidel Castro. Il était devenu en quelque sorte un révolutionnaire indépendant, sans jamais être inféodé à un pays ou à une puissance tutélaire quelconques, que ce fût Moscou ou Pékin. Ses objectifs me semblaient être ceux d'un libertaire.

Ce n'est qu'après avoir lu la totalité de ses écrits et discours (ceux, du moins, qui ont été officiellement publiés à Cuba, d'autres dormant dans des armoires scellées au siège du Comité central du Parti communiste et toujours inédits) que j'ai commencé à me rendre compte que ceux-ci ne correspondaient nullement à l'idée que je m'en étais faite. Rien de plus dogmatiques que ces textes où la plus grande orthodoxie politique le dispute à une pulsion effrénée de mort, envers lui-même et envers les autres.

Après une première lecture, j'attribuais ces écarts, les exécutions de « traîtres » dans la Sierra Maestra, celles de « sbires » après la victoire, aux conditions du combat contre les troupes de Batista et contre les menaces de

l'«impérialisme américain», sans toutefois réussir à me débarrasser complètement d'une sensation récurrente de nausée. Toujours, je tournais la page en intériorisant l'idée que ces atrocités n'étaient qu'un prélude, nécessaire, à la mise en place d'un «humanisme révolutionnaire» que certains théoriciens ont tenté de lui attribuer, *post mortem*. La mort annonciatrice d'une vie meilleure. Mais le malaise demeurait, persistant.

Puis, en analysant ses textes théoriques, j'ai constaté que de ses écrits affleurait, de manière subliminale, un personnage qui prétendait, à l'orée d'une mort qu'il pressentait proche, justifier l'injustifiable.

Sur le terrain plus spécifiquement idéologique, il m'apparaissait aussi comme une réminiscence moderne de Trotski, celui de l'écrasement de l'insurrection de Cronstadt et de la victoire contre les Russes blancs à la tête de l'Armée rouge, dont les communiqués militaires sont constellés d'ordres d'exécutions sommaires, sur lesquels celui-ci n'est jamais revenu par la suite. Les relations du Che avec Fidel Castro me semblaient être, à tort, un *remake* de celles de Trotski avec Staline, comme s'il s'agissait d'un homme de pouvoir passé à l'opposition, un précurseur d'une dissidence que, de toute évidence, il n'était pas.

Fidel Castro est parvenu à faire de son principal instrument en matière de politique (ou d'aventure) étrangère à la fois un fidèle exécutant et une conscience critique. Après-coup, son image est devenue celle d'un homme révolté contre tous les pouvoirs, même celui qui l'avait mandaté, alors qu'il n'était qu'un des bras armés de la révolution cubaine. C'est une image fabriquée, gravée pour l'éternité par une photo, à laquelle on peut

accoler toutes les significations, surtout lorsqu'on n'a pas lu ses textes. Il ne faut surtout pas aller plus avant, découvrir son histoire et sa pensée derrière ses traits. Cette image vise, avant tout, à occulter ses paroles.

Elle a fait le tour du monde et largement dépassé les cercles révolutionnaires et les rêves d'une jeunesse en mal de causes justes, simples et apparemment indiscutables.

On la retrouve aux endroits les plus insolites. Elle orne les marques les plus chics, par exemple Prada, et aussi les maillots des supporters de l'Olympique de Marseille, ceux des footballeurs Thierry Henry et Diego Maradona, compatriote de Guevara et ardent défenseur de Fidel Castro et de Hugo Chávez. Des publics qui n'étaient nullement destinés à se rencontrer autour d'un même symbole. La figure du Che est devenue œcuménique, elle a perdu tout sens. Elle reflète un mélange de modernité, d'idéalisme envers un futur plus attractif, et de nostalgie envers un temps qui n'est plus. Pourtant, les idées du révolutionnaire argentin sont encore d'actualité, surtout dans ses théories de l'action, qui imprègnent une bonne partie de ceux qui ont décidé de suivre son exemple et ceux qui ont adopté de nouvelles formes de combat, beaucoup plus spectaculaires et nullement déterminées par la vulgate marxiste. Pour ceux qui ont remplacé la lutte anti-impérialiste par l'idée, assez proche, d'antimondialisation ou anti-globalisation, il est demeuré l'un des rares emblèmes immaculés, au moment où tous les autres s'écroulaient, en même temps que le mur de Berlin.

Mais, pour les autres, ceux qui ont eu à le connaître du temps de sa toute-puissance (certains figurant

même parmi ses anciens compagnons de lutte à Cuba, au Congo et en Bolivie), Che Guevara n'est pas qu'un symbole inoffensif ou un idéaliste mort assassiné. Il est avant tout celui qui a fait fusiller des centaines de condamnés aux tout premiers instants de la révolution, sans jamais exprimer le moindre doute ni la moindre hésitation. Bien au contraire. Il a constamment souligné la nécessité de ces morts, en les brandissant, dans ses écrits et dans ses discours devant les organismes internationaux, comme un motif de fierté, comme l'acier trempé dans le sang, indispensable à de nouveaux combats.

Nombreux sont ceux qui ont tenté de justifier ses actes en le comparant à d'autres figures, religieuses comme le Christ, ou plus modernes, comme les icônes pop Jim Morrison et Jimi Hendrix. Sauf que le sacrifice de ces derniers n'a impliqué qu'eux-mêmes. En d'autres termes, ils n'ont jamais tué personne. Che Guevara avait, pour sa part, vocation de martyr, mais jamais désarmé. S'il est vrai que sa mort, dans des conditions sordides, aux mains de l'armée bolivienne, a pu le faire passer, en dernière instance, comme une victime, il n'en reste pas moins que ceux qu'il a fait fusiller n'ont pas eu droit à la même gloire posthume.

Le Che est allé au-devant de sa mort, en entraînant dans son sillage nombre d'idéalistes convaincus qu'il était la réincarnation d'un *Libertador* de l'Amérique latine, sans avoir eu le tort de vieillir ni de voir ses idées se faner avec le temps ou du fait des soubresauts de l'histoire. Lui, il a résisté à tout cela, grâce à son éternelle jeunesse drapée dans une légende fabriquée de toutes pièces par Fidel Castro qui entendait occulter les

contradictions de ce guérillero dont les principales idées étaient fondées sur l'efficacité des armes. Peut-être pas pour conquérir le pouvoir à son profit, encore que...

Cet ouvrage entend montrer le révolutionnaire dans toute sa dimension utopique mais aussi dans son insensibilité et sa cruauté quotidiennes. Au-delà de son image, il essaiera de démonter l'immense malentendu qui s'est greffé autour de sa personne, faisant d'un fanatique stalinien un libertaire romantique.

S'attaquer à une figure quasiment légendaire n'est pas tâche facile. J'ai longtemps hésité avant de me résoudre à le faire. Les défenseurs de Che Guevara sont légion. Ils vont bien au-delà de ceux qui ont partagé ses idées politiques. Pour eux, finalement, peu importe l'homme. Ce qui compte, c'est l'usage qu'ils peuvent en faire.

J'ai, pour ma part, préféré m'immiscer dans les aspects les plus secrets de sa vie, dans ses pensées les plus profondes, à travers l'analyse de ses textes ainsi que des témoignages de certains de ses proches, pour tenter de percer à jour ses contradictions, faire descendre de son piédestal et extraire de son mausolée ce dieu qui n'en était pas un, et qui n'a été, en fin de compte, qu'un des instruments du castrisme, auquel il a sacrifié sa vie, comme tant d'autres « héros », tombés comme lui dans des champs de bataille lointains, utopiques et parfaitement inutiles.

Ceci n'est pas une biographie de Che Guevara. La plupart de ses exégètes, le plus souvent des hagiographes, ont préféré relativiser les épisodes les plus cruels, les actes les plus inacceptables, en ne leur consacrant que quelques paragraphes perdus dans des

sommes monumentales, coincés entre des centaines de lettres, d'écrits et de discours, destinés à être oubliés¹.

Il était préférable de se concentrer sur un certain nombre d'aspects de sa vie et de sa pensée, afin de lui rendre une certaine cohérence idéologique et de recréer les principaux éléments d'une vie transformée en destin par une fin violente plutôt que de diluer les faits marquants de sa personnalité dans la recréation d'un itinéraire souvent chaotique. Certains éléments de sa jeunesse se retrouvent au moment de sa mort, comme des *flash-back* inattendus. Il était erroné de tenter d'expliquer, comme d'autres l'ont fait, l'extrême cruauté du personnage et son intransigeance doctrinaire par son enfance et ses crises d'asthme récurrentes. C'est pourquoi le livre ne suit pas un déroulement chronologique.

Je me suis appuyé sur les témoignages de ses plus proches compagnons ou de ceux qui l'ont vu, face à face, au moment de sa mort. Lui-même a été un être

1. Les principales biographies consultées sont : Jon Lee Anderson, *Che Guevara. A revolutionary life*, New York, Grove Press, 1997 ; Jorge G. Castañeda, *Compañero. Vie et mort de Che Guevara*, Paris, Grasset, 1998 ; Jean Cormier, *Che Guevara*, Monaco, Éditions du Rocher, 1995 ; Pierre Kalfon, *Che. Ernesto Guevara, une légende du siècle*, Paris, Le Seuil, 1997 ; Paco Ignacio Taibo II, *Guevara, connu aussi comme le Che*, Paris, Payot, 2001 (2 tomes) ; Enrique Ros, *Ernesto Che Guevara : mito y realidad*, Miami, Universal, 2002. Parmi les ouvrages les plus critiques, plusieurs n'ont pas été jusqu'à présent traduits en français. De nombreux ouvrages sur le Che ne sont, en fait, que des galeries de photos, accompagnées de textes courts, reprenant les légendes tissées autour du « guérillero héroïque » sans la moindre perspective critique. L'image a servi principalement à occulter les textes.

ambivalent, tour à tour rebelle, bourreau et victime. La perspective dans laquelle s'inscrit ce livre n'est pas univoque. Ce n'est qu'avec le temps et, surtout, avec l'ouverture des archives le concernant à Cuba, que d'autres textes et certains secrets, tel celui concernant les raisons de sa rupture avec Fidel Castro, pourront être dévoilés au grand jour.

Le plus significatif, dans ce travail, ce sont les mots de Guevara lui-même. À cinquante ans de sa mort, débarrassés du contexte dans lequel ils ont été produits, ils acquièrent une dimension différente, beaucoup moins lyrique que par le passé. Ils constituent les jalons qui annoncent une course vers l'abîme du guérillero argentin.

Le mythe du Che, pour la plupart, est celui du rebelle par excellence. Il représente pourtant le contraire de ce qu'il a été. Il est devenu intemporel, largement détaché des circonstances qui ont produit un personnage qui n'hésitait pas un instant à sacrifier ceux qui se trouvaient en face de lui ou même à ses côtés. Guevara entendait faire de sa vie et de sa mort un idéal pour la jeunesse et les générations à venir. L'« homme nouveau », ce devait être lui et lui seul. Il y a partiellement réussi, aidé en cela par ceux qui ont décidé d'ériger son itinéraire en modèle à suivre plutôt que d'analyser ses combats suicidaires, ses contradictions idéologiques ou ses exactions meurtrières.

Toutes les étapes de sa vie se devaient d'être exemplaires. C'est pourquoi lui-même d'abord, ses exégètes ensuite, se sont efforcés de brouiller les pistes, de transformer ses errances d'aventurier et ses errements d'homme politique en destin révolutionnaire, pour

forger le culte d'un héros intouchable, compagnon de guérilla et de pouvoir d'un homme qui a, jusqu'à sa mort, savamment utilisé sa figure pour justifier la pérennité d'un régime qui ne fait plus vraiment rêver les rebelles de notre temps : Fidel Castro.

PREMIÈRE PARTIE

L'APPRENTISSAGE
DE LA VIOLENCE

1

L'INITIATION D'UN « MÉDECIN RÉVOLUTIONNAIRE »

*Sauf les livres de médecine,
je lis toutes sortes de livres*

À la fin du film *Carnets de voyage*, une superproduction hollywoodienne produite par Robert Redford et réalisée par le Brésilien Walter Salles en 2004, librement adaptée des notes de voyage écrites par Guevara au cours de son premier périple à travers l'Amérique latine, le jeune Ernesto (interprété par Gael García Bernal) se jette à l'eau, dans un village perdu de l'Amazonie péruvienne, pour traverser à la nage le fleuve qui sépare l'hôpital du cantonnement des lépreux. Séquence interminable, mais symbolique, de l'ancien étudiant en médecine, qui prend fait et cause, au péril de sa vie et dans un effort surhumain, pour les plus pauvres de la terre. Ce geste peut aussi être vu comme une victoire sur soi-même, sur son asthme, préfigurant les privations de la Sierra Maestra et des aventures au Congo et en Bolivie, grâce à un idéal, beaucoup plus fort que les adversités physiques.